

Laure Dunbar ne fit que très peu attention au bavardage décousu de mistress Madden, et je suis forcé d'avouer qu'en cette occasion mistress Madden parlait plutôt pour parler que pour donner un libre cours à une surabondance de gaieté folle.

La bonne femme subissait aussi bien que sa maîtresse l'influence de cette matinée froide, humide et désolante. Mistress Madden était superstitieuse comme le sont généralement plus ou moins la plupart des gens ignorants et simples d'esprit. La superstition n'est en somme qu'une pensée vague, n'ayant pas conscience d'elle-même, qui est à l'état latent dans le plus grand nombre des natures, si l'on en excepte toutefois ces esprits froids et pratiques qui ne croient à rien, pas même au ciel lui-même.

La nature d'Elisabeth n'était rien moins que froide et sèche, et la ballade de la mariée sur qui la pluie tombe sembla résonner à ses oreilles pendant toute cette matinée. Était-ce un mauvais présage que cette journée sombre et triste où les pauvres daims grelottants se réunissaient en masse dans les humides bryères du parc ? Annonçait-elle quelque malheur futur, cette pluie monotone ? Y avait-il dans ce ciel bas et noir quelque prophétie de malheur concernant l'avenir de Laure Dunbar ? Les anges pleuraient-ils sur le sort de cette belle jeune fille au moment où elle allait être mariée ? Telles étaient à peu près les pensées qui troublaient la vieille et affectueuse nourrice de Laure, dont la causerie n'avait qu'un but, celui de cacher le malaise de son esprit.

Miss Dunbar contemplant sa tasse de thé et remuait sa cuillère d'un air distrait et rêveur.

« Savez-vous à quoi je songe, Elisabeth ? demanda-t-elle ensuite.

—Ma foi non, miss. Comment puis-je deviner ce qui vous préoccupe, à moins que ce ne soit l'idée que voici bientôt l'heure de vous faire coiffer ? Et, s'il en était ainsi, vous ne vous tromperiez guère, continua mistress Madden en détournant la tête de la table de toilette.

—Je songe, Elisabeth, que je connais bien peu Philippe Jocelyn. Je l'aime... ah ! Dieu sait avec quelle tendresse ! Mais il me semble que je ne le connais pas du tout. Ah ! si je ne l'aimais, en somme, que parce qu'il a une jolie figure et de beaux yeux noirs expressifs ?

—Bonté divine, miss ! s'écria la confidente de Laure, je vous avoue que je ne connais rien à l'expression du regard et aux choses de ce genre, mais je sais que si j'étais une jeune demoiselle comme vous, ayant pour père un millionnaire, j'aimerais mieux épouser un homme beau qu'un homme laid.

—Je me demande si je le connais réellement, continua Laure, ne prenant pas garde à l'exclamation de sa nourrice, je me demande si je le connais. Parfois une sombre tristesse envahit sa figure, et, quoique ses regards pensifs soient fixés sur moi, je sais qu'il ne me voit pas, et je ne puis deviner quelles sont les pensées qui le préoccupent, bien que je sois sûre que ces pensées ne sont pas agréables. Dans ces moments-là nous semblons tellement éloignés l'un de l'autre, que si la moitié de la terre était entre nous, notre séparation ne serait pas plus réelle. Mais parfois aussi, quand il paraît heureux avec moi, quand il est assis à mes côtés et me sourit en me regardant, je m'imagine que je puis sonder les profondeurs de son noble cœur.

—Mais sans doute vous les sondez, ma mignonne, répondit mistress Madden d'un ton concluant ; vous en savez assez sur son compte ; vous savez qu'il est comte de Haughton, que dans tout le comté de Warwick il n'y a pas une plus belle maison que celle de Jocelyns Rock, que vous aurez trois mille livres par an pour vos dépenses personnelles, et si de pareils renseignements sur son futur mari, ne suffisent pas à une jeune fille bien élevée, je ne vois pas trop ce qu'il lui faudrait. Et maintenant, miss Laure, venez que je vous coiffe, si vous tenez à avoir vos cheveux arrangés aujourd'hui. Il est neuf heures passées, et vous devez vous trouver à l'église à onze heures.

—Et papa va me remettre entre les mains de mon mari, murmura Laure à voix basse en s'asseyant de-

vant sa table de toilette, je voudrais qu'il m'aimât un peu plus.

—Peut-être s'il vous aimait davantage il vous garderait au lieu de vous remettre entre les mains d'un autre, miss Laure, observa mistress Madden, évidemment satisfaite de la plaisanterie, et je ne crois pas que vous y teniez beaucoup, n'est-ce pas, miss ? Tenez la tête droite, ma chère enfant, et ne vous préoccupez que d'une chose, d'être aussi belle que possible aujourd'hui.

—Mais je ne puis m'empêcher de songer au vieux refrain, Elisabeth, je ne puis m'empêcher de songer à cette stupide ballade de la mariée sur qui la pluie tombe.

XXXII.—LE FARDEAU QUE L'ON PORTA A TRAVERS LE CIMETIÈRE

Le mariage devait avoir lieu à l'église de Lisford... cette jolie église antique dont nous avons déjà parlé.

L'Avon au cours sinueux traversait le cimetière, et sur ses bords poussaient de longs roseaux qui se baignaient au souffle du vent. Il y avait un pont rustique sur la rivière et on entrait dans le cimetière par deux portes en face l'une de l'autre. Les piétons qui choisissaient la route la plus courte entre Lisford et Shorncliffe entraient par l'une et sortaient par l'autre qui donnait sur le grand chemin.

Les dignes habitants de Lisford furent presque aussi contrariés du mauvais temps et des brouillards que Laure Dunbar et sa fidèle nourrice elle-même. De nouveaux chapeaux avaient été fabriqués pour cette occasion solennelle. Des rameaux de houx et du gui, des branchages verts de toute sorte avaient été ramassés pour couvrir le chemin sur lequel devaient se poser les jolis pieds de la mariée. Toutes les perce-neige des jardins de Lisford, tous les crocus qui s'étaient trop pressés de montrer leur tête jaune parmi leurs feuilles noirâtres, avaient été ramassés pour faire honneur à la jeune mariée.

La franche et bonne nature de Laure Dunbar et sa générosité n'avaient pas été oubliées en cette occasion, et chaque habitant de Lisford voulait faire preuve de reconnaissance.

Mais cette pluie désolante déjoua tous les projets. A quoi bon jeter des rameaux de houx tout humides et des perce-neige effeuillées dans les flaques d'eau que la mariée serait obligée de traverser, toute comtesse qu'elle était ? Quelle triste figure feraient deux rangées d'enfants orphelins avec le nez rouge et pas de mouchoirs de poche ! Le recteur lui-même était enrhumé et serait obligé de ne pas prononcer les *n* et les *m* de la messe du mariage.

Bref, tout le monde sentit que la cérémonie était destinée à ne pas avoir beaucoup d'éclat. Cela paraissait bien dur que le chef de la maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby ne pût pas avec toute sa fortune acheter quelques rayons de soleil pour éclairer le mariage de sa fille. Vers onze heures, le temps devint si noir et le brouillard si épais, qu'une douzaine de cierges furent promptement allumés et disposés autour de l'autel afin que les mariés pussent voir chacun celui ou celle qu'il ou qu'elle épouserait pour la vie.

Oui, ce vilain temps changeait l'aspect de tous les objets et les rendait aussi tristes que lui. Un mariage par la pluie, c'est comme une partie de plaisir sans soleil. La nature la plus héroïque succombe à la désolation complète de la terre. Le conteur spirituel de la société oublie sa meilleure anecdote, le chanteur de couplets grivois ou moqueurs s'arrête au bon endroit de sa chanson bouffonne, les yeux de la beauté sont sans éclat, il n'y a ni pétilllement ni bouquet dans le champagne, quand bien même le raisin qui a servi à le fabriquer aurait été cueilli sur les coteaux de la veuve Cliquot elle-même.

Il est certaines choses qui ont plus de puissance que les empereurs, et l'atmosphère est du nombre. Alexandre a pu conquérir des royaumes pour se distraire, mais je ne crois pas qu'il eût résisté à l'influence d'un jour de pluie.

De tous ceux qui devaient assister au mariage de lord Haughton, le père de la mariée était peut-être celui qui semblait le moins affecté par la pluie continue et le sombre aspect du ciel.

Si Henri Dunbar était grave et silencieux aujourd'hui, il n'y avait là rien d'étonnant et de nouveau, car il était toujours grave et silencieux. Si les manières du banquier étaient sèches et glacées, ces manières-là lui étaient habituelles, et il n'y avait pas à accuser le mauvais temps d'avoir changé son caractère. Il était assis devant le vaste foyer, regardant les charbons enflammés et attendant qu'on vint le prévenir qu'il était temps d'aller prendre place à côté de sa fille dans la voiture qui devait les conduire tous deux à l'église de Lisford.

Il paraissait très-beau, très-aristocratique, avec sa moustache grise soigneusement frisée et son camélia blanc à la boutonnière. Cependant quand il s'avança dans le vestibule un moment après, avec le sourire aux lèvres comme un homme qui va remplir un rôle dans une comédie, Laure Dunbar se recula de lui en frissonnant involontairement comme le jour de leur première rencontre dans Portland-Place.

Mais il lui offrit sa main et elle y plaça le bout de ses doigts en se laissant conduire à la voiture.

« Demandez à Dieu de me bénir en ce jour, papa, » dit la jeune fille avec tendresse et à voix basse pendant qu'il s'installaient côte à côte dans l'intérieur du commode véhicule.

Laure Dunbar posa sa main d'une façon caressante sur l'épaule du banquier en parlant ainsi. Ce n'était pas le moment des réticences, ce n'était pas une occasion où ses craintes de jeune fille devaient céder devant cet homme grave et silencieux.

« Demandez à Dieu de me bénir, mon cher père, répéta doucement sa voix tremblante, demandez-le en souvenir de ma pauvre mère. »

Elle essaya de regarder la figure de son père, mais elle ne put la voir. Il avait retourné la tête et il était occupé à arranger quelque chose à la portière. La voiture avait coûté une centaine de livres et elle était très-bien construite, mais il y avait cependant quelque chose qui n'allait pas bien dans la portière, à en juger par la difficulté qu'éprouva M. Dunbar à arranger ce quelque chose à sa guise.

Il parla ensuite d'une voix sérieuse, mais en détournant toujours la tête.

« J'espère que Dieu vous bénira ma chère, dit-il, et qu'il aura pitié de vos ennemis. »

Ce dernier souhait était beaucoup plus chrétien que naturel, car il n'est pas d'usage que les pères implorant la compassion céleste en faveur des ennemis de leurs enfants.

Mais Laure Dunbar ne prit pas la peine de réfléchir à cela ; elle songea seulement que son père avait appelé les bénédictions du ciel sur elle, et que le son de sa voix avait révélé une agitation qui ne pouvait provenir que d'une cause, l'affection qu'il avait pour sa fille.

Elle se jeta dans les bras du banquier avec un sourire radieux, et passant ses petites mains autour de son cou, elle attira sa tête vers la sienne et l'embrassa sur les lèvres.

Mais de même que le jour de l'arrivée à Portland-Place elle tressaillit en sentant sur sa figure le froid mortel des mains de son père qui essayaient de la repousser doucement.

C'est chose ordinaire chez les Anglo-Indiens d'être calmes et réservés dans leurs manières et ennemis de toutes démonstrations de ce genre. Laure s'en souvint et excusa ainsi vis-à-vis d'elle-même la froideur de son père.

La pluie tombait toujours quand la voiture s'arrêta à une des portes du cimetière. Il n'y avait que trois voitures à ce cortège nuptial, car M. Dunbar avait insisté pour que la cérémonie eût lieu sans éclat.

Laure avait trois demoiselles d'honneur, trois jeunes filles à figure pâle qui grelottaient et dont les nez effilés étaient un peu rouges au bout. Elles eussent paru jolies les pauvres filles si le mariage avait eu lieu en été, mais elles n'étaient pas douées de cette splendide beauté exceptionnelle qui défie tous les changements de température et qui est tout aussi glo-